

Proust à la lettre?

Lettres, de Marcel Proust, Lettres inédites, sélection et annotation par Françoise Leriche, 1354 p.

Martin Robitaille

Number 203, July–August 2005

Les aléas de la lettre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robitaille, M. (2005). Proust à la lettre? / *Lettres*, de Marcel Proust, Lettres inédites, sélection et annotation par Françoise Leriche, 1354 p. *Spirale*, (203), 11–12.

PROUST À LA LETTRE ?

LETTRES de Marcel Proust

Lettres inédites, sélection et annotation par Françoise Leriche, 1354 p.

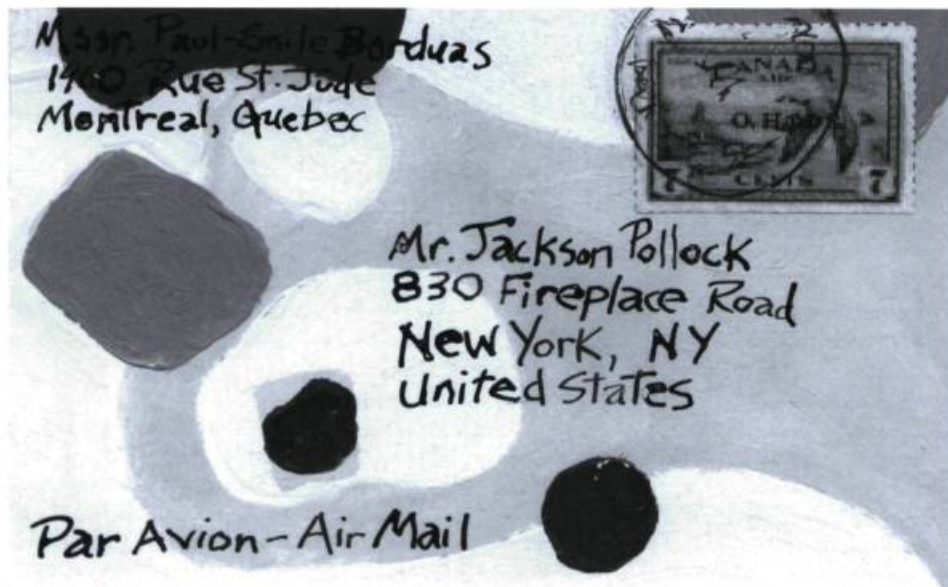
LE MARDI 2 octobre 1888, Marcel Proust, alors âgé de 17 ans, écrit à son professeur de philosophie Alphonse Darlu une lettre qui se veut « une sorte de confession ». Il demande conseil à propos de sa fâcheuse propension à s'examiner, à se « replier sur soi ». Vers quatorze ans ce n'était pas une souffrance, « au contraire », écrit-il. Vers seize ans, c'était pourtant devenu « intolérable, surtout physiquement, j'en ressentais une fatigue extrême, une sorte d'obsession ». Sa santé s'étant améliorée, il a pu réagir contre ce désespoir, contre ce « dédoublement constant ». Puis il ajoute ceci, intéressant quant au devenir écrivain de Proust : « Mais ma souffrance, pour avoir changé presque entièrement de caractère, n'en est pas moins vive. Elle s'est intellectualisée. Je ne peux plus trouver de plaisir complet à ce qui autrefois était ma joie suprême, les œuvres littéraires. Quand je lis par exemple un poème de Lecomte [sic] de Lisle, tandis que j'y goûte les voluptés infinies d'autrefois, l'autre moi me considère, s'amuse à considérer les causes de mon plaisir, les voit dans un certain rapport entre moi et l'œuvre, par là détruit la certitude de la beauté propre de l'œuvre, surtout imagine des conditions de beauté opposées, tue enfin presque tout mon plaisir. [...] [P] our me guérir, je ne puis qu'anéantir ma vie intérieure, et ceci me paraît effroyable. » On ne saurait trouver

plus belle et plus parfaite condensation des intermittences du désir — et de la pensée — du narrateur de la Recherche. « Devenir écrivain », ce n'est peut-être que cela, après tout : avoir été pris, transporté, ravi par la lecture de certaines œuvres, de certains auteurs puis, un jour, saisir avec une netteté désarmante que le transfert n'opère plus et que le seul moyen de perpétuer ce lien avec la littérature, c'est de se mettre à écrire (sur) soi-même, à construire des fictions. Quitte, comme le jeune Marcel Proust, à chercher pendant des années la forme littéraire qui puisse rendre compte de ces aléas du désir de lire/écrire... Comme dans la Recherche, le « Proust âgé », lui, ne doute plus, lorsqu'il écrit à son éditeur Gaston Gallimard, le jeudi 22 juillet 1922 : « Vous me faites beaucoup de peine en me disant que votre vie est niaise. Elle est superbe. [...] [V] otre nom n'est pas attaché à une seule œuvre individuelle, mais à un Cycle, la N.R.F. Voyez la vie sous cet angle, et vous serez fier et heureux. [...] Je connais des gens malheureux parce qu'ils calculent qu'ils ont un an de plus, ou des choses de ce genre. Le bonheur pris comme but se détruit à pleins bords. Il coule à pleins bords chez ceux qui ne cherchent pas la satisfaction et vivent en dehors d'eux pour une idée. Je vous répète qu'on ne peut tabler sur mon cas qui est une pure exception. Quelqu'un qui mène ma vie

et souffre sans cesse est presque un monstre (je ne veux pas dire de méchanceté car je suis tout le contraire). » Oui, Proust est devenu un monstre, mais ça n'a plus aucune importance : il sait que son œuvre lui survivra. Il ne peut se faire à l'idée, cependant, que des gens puissent, après sa mort, lire ses lettres. C'est ce qu'il exprimait à sa gouvernante, Céleste Albaret, tel qu'on le rapporte dans *Monsieur Proust* : « Céleste, vous verrez : je ne serai pas mort, que tout le monde publiera mes lettres. J'ai eu tort, j'ai trop écrit, beaucoup trop. Malade comme je suis et comme je l'ai toujours été, je n'ai eu de contact avec le monde qu'en écrivant. Jamais je n'aurais dû. Mais je vais prendre des dispositions. Oui, je vais m'arranger pour que personne n'ait le droit de publier toute cette correspondance. »

Graphomanie

Lui qui s'est tant battu pour que l'on dissocie l'homme de l'œuvre, en ridiculisant la « méthode Sainte-Beuve », n'aurait probablement pas aimé voir un Américain de l'Université de l'Illinois parcourir la France à la recherche de lettres perdues, et passer sa vie sur ce chantier intitulé *Correspondance de Proust* (Plon, XXI tomes). Le travail de Philip Kolb, maître d'œuvre de cette monumentale reconstruction, avait de quoi laisser un goût



Dominic Fetherston, *Vive l'automatisme*, peinture, recto, 15 cm × 10 cm.

amer, en effet, aux plus fervents proustiens, à un point tel que Patrick Grainville, à une enquête sur l'événement littéraire le plus important et, en contrepartie, le plus insignifiant du xx^e siècle (*Lire*, n° 257, été 1997), répondait : « À la recherche du temps perdu d'une part, et la correspondance de Proust d'autre part... » De l'avis de plusieurs, celle-ci ne valait donc même pas le détour. Seule l'Œuvre pouvait compter — tout le reste n'était bon que pour les amateurs de faits vécus, et encore... En quelques années, il s'est pourtant produit une sorte de mini-révolution dans le monde des lettres, alors que les éditions de correspondances d'écrivains se multiplient et que bien des universitaires et intellectuels se mettent à avouer tout bas ce qu'ils ont renié si haut, pendant si longtemps : l'auteur, après tout, n'est sans doute pas vraiment mort ; tout ce qu'il écrit peut être, à plus d'un titre, intéressant, instructif, pour la compréhension globale d'une œuvre en particulier, et du processus d'écriture en général. Mauriac, un peu blasé, disait à un interlocuteur en 1959 que « presque toutes les œuvres meurent [alors que] les hommes restent... Nous ne lisons plus guère de Rousseau que ses Confessions et de Chateaubriand que les Mémoires d'outre-tombe. [...] Ce qu'il y a de plus rare en littérature, qui est la seule réussite, c'est que l'auteur disparaisse et que l'œuvre reste. On ne sait pas qui était Shakespeare ni Homère. [...] Heureusement pour Flaubert qu'il y a sa correspondance » (*Les paroles restent*). Dans le cas de Proust, il est évident que nous ne lirions pas ses lettres s'il n'avait écrit la *Recherche*. Mais comment peut-on trouver insignifiante, même d'un point de vue littéraire, une correspondance de 5000 lettres, sur plus de 20000 présumées ? Proust graphomane ? Mais oui, justement. Avançons d'autres chiffres : s'il était mort à quatre-vingts ans, il aurait écrit plus de 50000 lettres ! Rien n'indique qu'un jour il aurait mis fin, sciemment, à cette pulsion ; car il s'agit surtout de cela, chez Proust épistolier : d'un besoin irrépissable, inconscient, de tendre des liens, de former une toile de réseaux, mais pour mieux se faufiler. Regardez, je suis tout près de vous, je ne cesse de vous écrire pour vous témoigner toute mon amitié, mon admiration, mon dévouement, mais surtout ne cherchez pas à me voir, je suis toujours malade, je ne sors jamais, dans quelques jours peut-être, alors écrivez-moi, restez vivant, répondez, je ne peux me passer de vous. Pour une rare fois, il écrira d'ailleurs clairement à l'un de ses correspondants, Albert Nahmias fils (lettre non reprise, à ma connaissance, dans l'édition recensée), le fond de sa pensée : « Mais si mon petit Albert je trouve toujours un peu de force pour vous remercier et pour dire que vous êtes gentil. Et pourtant je n'en ai guère et suis bien souffrant depuis quelques jours. Mais méchant garçon pourquoi me pro-

mettre que vous viendrez mardi soir et me faire faux bond. Dès le matin, dès la veille, j'étais dans une agitation digne de celle de Swann se rendant chez Prévost. De onze heures à minuit, quelle insupportable attente. Vraiment voyez-vous à Paris il vaut mieux s'en tenir aux lettres, sauf exceptions » (le 12 mars 1913, date incertaine).

La toile

Dans la très grande majorité de ses missives, Proust louvoie, feint, enrobe, machiavélise, hypnotise, traque, enfle dans son cocon — c'est son « devenir araignée », comme l'avait suggéré Deleuze à propos du narrateur de la *Recherche*. Tout l'intérêt de la *Correspondance* est de découvrir, en creux, les désirs et les transferts d'un homme qui les transposera dans son œuvre. En faisant de sa maladie, de son asthme en particulier, le moyen par excellence de séparation et de distanciation d'avec le monde, Proust a pu accéder à cet espace d'écriture où l'asthme lui était enfin enlevé, où le bonheur lui était enfin rendu, où la distance et la séparation, comme le temps, se trouvaient enfin abolis. Les phrases de Proust dans la *Recherche* respirent trop le plaisir de l'écriture pour qu'on les perçoive comme ayant été écrites « dans » les crises d'asthme et dans la maladie. Sa névrose se laisse bien plus percevoir dans ses lettres. C'est là qu'il aura instauré la séparation nécessaire et créatrice d'avec le reste du monde, pour que soit aboli l'espace entre l'écriture et lui, entre son œuvre et lui. Dans ses fictions, Proust cherche une voix, sa voix d'écrivain unique. Dans ses lettres, cette voix est là, dès le début, mais elle n'est aucunement travaillée. Il écrit sa correspondance sans se soucier d'écrire ; il écrit des lettres comme il parle, dans l'attente du regard de l'autre sur lui. Il désire se faire aimer, et pour cela il doit se faire entendre. Sa correspondance n'est pas une autobiographie, elle est une fiction, haletante, pour se construire une identité. Comme lecteurs, nous sommes pris dans cette névrose, et la voix reconstituée au fil des lettres et des correspondants nous prend dans sa toile, nous empêche de respirer. Nous ne pouvons parler, à propos de cette correspondance, de « plaisir de lecture ». La révélation n'en est pas moins frappante : Proust épistolier et Proust romancier ne sont qu'un — le premier ne cherche pas à « faire littéraire » dans ses lettres, voilà tout.

Le tableau

Dans la présente anthologie, composée de six cent vingt-sept lettres choisies, vous n'en trouverez peut-être pas cent où l'auteur de la *Recherche* se « confesse », où il se sert de la lettre comme « prolongement philosophique, politique ou esthétique de son œuvre », ainsi que le rappelle Françoise Leriche, à qui l'on doit le travail de sélection et d'annotation de cette édition, ainsi qu'une substantielle Introduction. Elle avoue

tout de même reprendre l'essentiel des lettres « dignes d'intérêt », selon quatre axes de lecture (même si la présentation demeure chronologique) : données sociologiques, jeu épistolaire de Proust avec ses correspondants, dialogue de l'auteur avec lui-même dans sa recherche esthétique, et positionnement de l'écrivain dans le champ littéraire de l'époque. C'est une contradiction, puisque ce florilège nous donne ainsi à lire un autre Proust que l'épistolier de la *Correspondance* en vingt et un tomes, un Proust plus policé, forcément plus « intéressant », « entraîné-de-devenir-écrivain », autrement dit moins décousu, moins spontané et moins « barbant » — la perspective est faussée. L'anthologie n'en est pas moins impeccable, exemplaire sur le plan éditorial. Elle comprend une table des lettres avec, en caractère gras, les changements de date, les ajouts d'inédits (quelques-uns bien croustillants, et qui laissent entrevoir toutes ces lettres « épiciées » de Proust à ses amants, gardées secrètes encore par les collectionneurs), une préface et une post-face de Katherine Kolb, la fille du chercheur, qui relate le parcours de son père, un index des noms, ainsi qu'une section fort utile sur les « Notices biographiques des correspondants » par Virginie Green — des correspondants qui, pour la plupart, seraient tombés dans l'oubli sans l'œuvre de celui que quelques personnalités en vue à l'époque appelaient avec affection (et un brin de condescendance) « notre jeune homme ». Une lettre, en particulier, que Proust écrit à Louisa de Mornand à la fin du mois de juin 1905, nous permet de comprendre en quel lieu, et selon quelle disposition corporelle et psychique il se percevait par rapport à ses correspondants, à ses relations et à la société en général : « Ma chère Louisa, Quelle belle, quelle jolie lettre vous m'avez écrite. Comme je vais précieusement la garder. Si vous saviez comme je la relis, comme je l'admire, comme elle me touche ! [...] Je ne suis rien pour vous que d'avoir été mêlé à des moments doux et douloureux de votre vie. Je suis comme l'homme qui tenait le cheval ou qui était à côté de la voiture dans tel grand événement historique. On ne sait même pas son nom. Mais dans toutes les "vues" de l'événement, il apparaît inévitablement, car le hasard, ou le Destin, l'avait placé là [...] le Marcel Proust dont le souvenir se teinte ainsi de la couleur qui baigne tout le tableau. » La correspondance n'était pas, pour l'auteur de la *Recherche*, le terrain d'un investissement de l'écriture, de la mise en place d'un style et d'une pensée, où le « je » se serait satisfait de l'image de penseur et d'écrivain qu'il aurait pu donner à voir aux autres. Proust, dans ses lettres, et malgré ce qu'il dit, n'est là pour personne, sinon en « personnage accessoire », en personnage « sans nom », mais tous ses correspondants sont là, bien malgré eux, pour lui. Sa « couleur » n'en baigne pas moins tout le tableau.

Martin Robitaille